AMERICANA.

I

Avec un double respect pour la femme et la reine, peut-être un culte, l'Espagnol disait hier et dit même encore aujourd'hui: *"Ne touches pas à la reine."*

Et c'est le poète persan qui disait: *"On ne frappe pas la femme, même avec une feuille de rose"*

Cela, il est vrai, n'a pas empêché Alexandre Dumas, le petit-fils le géant, car le géant était absolument fort et bon, de dire: *"Tue la!"*

Et de quel droit la tuer? Qui donc a donné à l'homme ce privilège de vie et de mort sur la femme; et s'il est une semblable loi humaine, faite par l'homme sans doute, est ce que Dieu l'a jamais formulée et ratifiée?

La parole la plus haute et la plus divine qui ait été prononcée dans ce cas de vie ou de mort, en face d'adultère qui est presque aussi criminel que l'infanticide, défend la mort à l'outragé lui-même.

La mort n'efface rien, ne prouve rien, ne permet pas au repentir de venir à son heure, de racheter la faute, de s'affirmer peut-être par les vertus d'une conscience retrouvée et d'un devoir grandi.

Dans toute pécheresse il y a une sainte.

Ne trouvons donc pas bon et juste que l'homme, qui se croit trop le maître par la raison et par la force, qui n'est jamais innocent des erreurs et des fautes de la femme, soit impitoyable envers elle et se proclame à la fois son législateur, son juge et son bourreau.

Cet homme, être de faiblesse et d'erreurs lui-même, n'ayant pas la raison suprême dont il se glorifie comme d'un privilège masculin, se croit trop volontiers infaillible. Quand il pèche, c'est son droit.

Mais c'est peut-être parce que l'homme a une telle prétention et assume une semblable autorité, prétention d'infaillibilité et autorité de maître absolu, qu'il jette souvent la femme en dehors du devoir et qu'il ne voit plus que la mort pour prouver qu'il y a crime à se révolter contre lui.

Toutefois, en cette matière, sont-ce les châtiments qui suppriment les délits ou qui en diminuent le nombre?

Car la loi du *tue la* n'est pas encore d'une application générale.

II

Mais s'il ne faut pas toucher à la femme, si l'on ne doit pas frapper la femme avec une feuille de rose ou un bâton, s'il importe d'être bon et juste pour elle, si nul n'a le droit de la tuer, si la pitié et l'indulgence, dans la conscience de nos propres fautes et de nos erreurs, nous défendent la condamnation terrible que le Christ n'a pas prononcé et l'arrêt de mort qui n'appartient qu'à Dieu, et si la femme est une créature aussi sacrée que possible, dans laquelle il faut voir notre mère, notre cœur, notre épouse et notre fille, il convient pourtant, au nom de sa dignité personnelle et de son caractère, de lui reconnaître une grande responsabilité morale et sociale dans le cercle infranchissable de ses devoirs et de ses vertus. Elle n'a pas droit à l'impunité des ignorants qui ne savent pas ou des aveugles qui ne voient point; et si l'homme ne possède pas le privilège de la tuer, elle ne possède pas, elle non plus, le privilège de tuer l'homme.

Quant à faire du scandale en son nom, n'est-ce quand c'est elle qui le cherche, parlons nous en autant que possible comme d'une chose dangereuse, mauvaise et immorale. Rien ne nous justifierait dans cette œuvre malsaine, et notre rôle serait odieux. Le scandale par la femme et pour la femme, malheureusement trop commun, est celui qu'il faut éviter le plus soigneusement, car il est toujours la honte de quelqu'un ou de quelques uns sans bénéfice pour la morale publique, devenant plutôt l'exemple du mal avec lequel on se familiarise et finissant par être accepté comme la règle du bien.

C'est sans doute pour cela que le journalisme, en nos temps très modernes, accepte avec une avidité qui tient de l'immoralité le scandale à sensation, le publiant dans tous ses détails intimes et infâmes, avec toute la volupté d'un naturaliste voulant éveiller et intéresser ses lecteurs blasés et ses lectrices endormies, ne se conduit pas tout-à-fait honnêtement, agit plutôt en corrupteur qu'en moraliste et mérite assurément plus la réprobation que l'admiration.

Il y a des *sensations* qui sont absolument malsaines.

Ce sont les *sentiments* nobles, généreux et courageux qu'il faut au peuple, avec la grandeur de l'exemple dans l'homme et dans la femme.

III

Serions-nous donc excusable si, saisissant un scandale au passage, un scandale de prince et de princesse, de prince naturellement ridicule selon les idées du monde et de princesse qui quitte son mari et son palais pour accompagner en Hongrie un musicien de Bohême qui lui a paru plus beau et plus poétique qu'un prince de Chimay Caraman, nous n'avions que le scandale en vue, sans souci de la morale, n'ayant aucun enseignement à tirer d'un fait qui n'est pas édifiant, qui n'est point nouveau dans son genre, qui ne sera probablement pas le dernier de cette nature, et dont s'entretient la presse des deux mondes?

Si la princesse, naïvement étonnée que sa singulière fugue ait attiré l'attention de la presse et son jugement de bienveillance douteuse, n'avait pas elle-même pris la parole et la plume de la publicité pour sa défense personnelle, soutenant une doctrine qu'elle dit *américaine* et dont elle se sert encore plus comme d'une glorification que comme d'une justification, est ce qu'il n'aurait pas également convenu de laisser la princesse à la mélodie de ses nouvelles amours et à la responsabilité de ses actes?

Car les questions maritales et de ménage, quand elles ne troublent pas les voisins et les passants de la rue, ne regardent que les intéressés. La police n'a rien à y voir, pas plus que la presse, sauf quand l'un des d'eux crie au secours ou qu'un voleur se sauve par la fenêtre. Il y a souvent plus de comédie que de drame dans la dispute.

Mais quand la femme, princesse ou plébéienne, sans que la princesse ait le droit de se croire supérieure à l'autre, prend le public pour juge de ses actions et livre à tout le monde les raisons de sa conduite, le droit du public devient indubitable. Non pas, bien entendu, qu'il faille jamais oublier qu'une femme est une femme et que l'injustice soit permise à son endroit. Car s'il peut plaire à quelques uns de la trouver plus mauvaise qu'elle n'est ou plus coupable, les sages et les généreux, de leur côté, sachant bien qu'on est rarement coupable sans raison ou sans cause, se sentent heureux de l'excuser dans la mesure du possible. Qu'a-t-on à gagner à son impardonnable faute. Et s'il est vrai que les vertus de celles ci font la gloire et l'honneur de leur sexe, pourquoi ce sexe ne souffrirait-il pas cruellement des fautes et des erreurs de celles-là?

IV

Mais traduisons la dépêche que tous les journaux des Etats Unis publiaient il y a quelques semaines de cela, et que voici:

"Bruxelles, janvier, 3.—Ecrivant à un journal de Bruxelles, la princesse de Chimay-Caraman, née Miss Clara Ward, de Detroit, proteste contre la campagne de publicité et de calomnie que la presse fait contre elle à propos de sa fuite avec le musicien Rigos, le Gypsy hongrois. La princesse dit:

"Les enfants américains sont élevés en vue d'affirmer leur indépendance, et, quand c'est nécessaire, de braver les préjugés et les calomnies du monde. Cela, pourtant, n'empêche point la jeune Américaine de se tromper. J'ai obéi à la mode des mariages entre la noblesse et la richesse.

"On reproche aux héritiers de Chicago de courir après les titres de noblesse. Certes, cela vaut mieux que courir après une dot. Ayant reconnu mon erreur, et mon cœur ayant parlé, je n'avais plus que deux choses devant moi: l'adultère et l'hypocrisie ou l'abandon du domicile conjugal.

J'ai choisi l'abandon du domicile conjugal, sachant parfaitement ce que je m'exposais. La loi du divorce n'a pas été faite pour rien, et ma situation sera bientôt légalisée, puisque mon mariage avec Rigos n'est qu'une question de temps."

Cette petite lettre à phrases courtes, dans laquelle on trouve tout à la fois de la princesse qui croit à l'obéissance des autres et de la millionnaire de Détroit qui n'est pas née au Michigan, près du lac St-Clair, non loin du lac Huron, pour être esclave et soumise à une règle et à des préjugés gênants, a certainement pour nous servir d'un mot très peu académique, un petit air *crâne* qui plaît tout d'abord et qui paraît être américain.

Une simple Belge n'aurait point parlé ainsi, ni une Française, ni une Anglaise, ni une Allemande, ni une Espagnole, ni une Italienne, en un mot aucune Européenne.

Dans ces vieux pays d'Europe, où il y a des princes, des ducs, des marquis, des comtes, des nobles et autres choses, les préjugés sont encore nombreux et impérieux. On ne les brave pas impunément, et les expressions dont on se sert en Europe pour les femmes, princesse ou non, qui abandonnent le domicile conjugal pour aller voir à l'étranger s'il y a plus de poésie et d'amour qu'à leur foyer et près de leurs enfants, sont brutales et grossières.

En Amérique même, quoi qu'en dise madame la princesse de Chimay, en serait-il autrement?

Nous verrons cela plus loin.

V

Pour le moment, afin de varier le sujet, disons à peu-près ce qu'est un Chimay-Caraman.

Car, bien que la Belgique soit un petit royaume, le nom de Chimay Caraman est un grand nom dans le petit royaume de Belgique.

Chimay, du reste, comme chacun sait, est une ville du Hainaut et compte environ 2,500 habitants, qui parlent français. Au XIIIème siècle, la seigneurie de Chimay appartenait à la maison de Nesle-Soissons. Elle passa ensuite aux mains des sires de Beaumont, des Châtillon, comtes de Blois, pour être vendue plus tard à la maison de Croy. C'est en 1470 que Charles-le-Téméraire érigea la seigneurie en comté, et en 1546 que l'empereur d'Allemagne en fit une principauté. En 1612, la principauté de Chimay échut en héritage à la maison de Ligne Aremberg, qui la garda jusqu'en 1686. La maison de Hennin la posséda ensuite jusqu'en 1750, époque où elle passa par mariage dans la maison de Caraman qui la possède aujourd'hui.

Cette famille des Caraman, originaire des bords de la Garonne, de la petite ville de Caraman sans doute, commença son illustration avec Pierre-Paul Riquet, comte de Caraman, lieutenant-général français, fils de P. P. de Riquet, le créateur du canal de Languedoc. C'est un de ses descendants, marié à la belle de Cabarrus, madame Tallien, qui est devenu prince de Chimay.

Singulière et romantique histoire que celle de mademoiselle de Cabarrus devenue princesse de Chimay!

Qui ne la connaît un peu?

Thérèse Cabarrus, célèbre par sa beauté, son esprit et sa générosité, eut pour père Cabarrus, un banquier espagnol. Amenée à Bordeaux et n'ayant que 14 ans, elle fut mariée à M. de Fontenay, conseiller au parlement. Arrêtée à l'époque de la terreur et conduite devant le proconsul Tallien, elle fit tomber la colère du lion et lui inspira une passion violente. Elle l'épousa, du reste, après le 9 thermidor. Union malheureuse pourtant et terminée quelques années après par un divorce. En 1805, Mme Tallien épousa le comte de Caraman, depuis prince de Chimay.

Miss Clara Ward, l'Américaine de Détroit, présentement et encore princesse de Chimay, doit connaître ces histoires-là.

VI

Mais, au moment où nous écrivons simplement ces lignes historiques, voici que nous lisons la dépêche suivante dans les journaux du 13 janvier:

"Berlin, 12 janvier.—La princesse de Chimay, qui s'est enfuie l'été dernier avec Janos Rigoc, un musicien hongrois, s'est engagée à paraître dans des tableaux vivants au théâtre de *Winter Garten*, à Berlin, immédiatement après le prononcé de son divorce. Elle recevra $750 par soirée."

La somme, certes, est ronde et respectable.

Mais nous croyons que la dépêche est une affreuse et odieuse calomnie.

Ce n'est pas que la fugue de la princesse soit précisément l'action d'une femme vertueuse, et la princesse ne doit pas s'étonner que la presse la juge avec sévérité; mais l'Américaine de Détroit, pensons nous, n'a jamais poussé l'indépendance jusqu'à s'exhiber en tableaux vivants sur un théâtre de Berlin.

Le ferait-elle aux Etats-Unis?

L'on jette parfois son bonnet par-dessus les moulins, mais pas autre chose.

Croyons donc que cette dernière dépêche, venue de Berlin, ment, calomnie et ne mérite aucun respect. La fuite avec le bohémien et le musicien suffit. A quoi bon prêter aux riches; et s'il y avait de la vérité dans la dépêche, ne faudrait-il pas admettre la complète folie d'une pauvre femme obéissant à son cœur qui parle, et qui a, dit elle, été élevée à l'Américaine?

Comme si l'Américaine, par un privilège de Nouveau Monde et de race supérieure, était élevée en dehors des devoirs et de la morale, sans les principes sociaux et sacrés de l'honneur et de la famille, pour faire ce qui lui plaît et pour considérer comme préjugés ou mensonges les règles d'une société civilisée, convenable et décente!

Est-ce que l'honnête Américaine, bourgeoise, fermière ou ouvrière, pense absolument comme Mme la princesse de Chimay; et si l'Américaine est respectée, le méritant sans doute, est-ce parce qu'elle fait de l'indépendance absolue le principe de sa conduite de fille, d'épouse et de mère, jetant au premier caprice venu sa robe au vent, son mari au diable et ses enfants à la maison de refuge?

Entendons-nous, Mme la princesse.

VII

En vérité, les jeunes Etats-Unis de la liberté et de la république, où la démocratie devient de moins en moins une chose pour ne rester qu'un mot, possèdent actuellement, s'en faisant du reste une gloire incontestable, quatre ou cinq mille millionnaires très gros, énormément gros, qui sont une aristocratie à part, sans toutefois être une noblesse à fleurons, à blasons et à titres. Les armoiries manquent aux Etats-Unis.

Ces gros millionnaires, du reste, doivent, pensons-nous, leurs millions à l'intelligence, au travail et à l'industrie dont ils ont donné des preuves éclatantes. Ils se sont faits eux-mêmes, comme on dit en anglais. Ils ont été marchands, négociants et spéculateurs. Ils ont pu découvrir des mines d'or, d'argent ou de pétrole. Quelques-uns d'entre eux ont été les premiers pionniers d'une bourgade devenue grande ville en vingt ans. La finance, elle aussi, a des secrets merveilleux qui changent le plomb en argent et le papier en or. Si l'Irlandais, le terrassier de tous les chemins de fer américains, est volontiers resté pauvre, les chemins de fer des Etats-Unis n'en ont pas moins des archi-millionnaires qui peuvent tutoyer Rothschild lui-même. En vendant du porc et de la graisse, comme Armour de Chicago, certains charcutiers de génie ont capitalisé plus de dollars que Créésus n'eut de drachmes, et ces Créésus modernes, sans se gêner, comme aussi sans connaître l'histoire du roi de Lydie et du législateur Solon, peuvent royalement mettre dix ou douze millions de dollars dans la corbeille de noces de leur héritière.

Et cela, comme de juste, est fort glorieux.

Car ce n'est plus le petit million d'hier, tout seul, mesquin, modeste, presque pauvre aujourd'hui, ayant conscience de son infériorité, honteux devant le milliard resplendissant.

C'est le million énorme, grossi, arrondi, colossal, multiplié par des dizaines et des centaines, plus fort que le Congrès, plus puissant que le peuple, plus souverain que n'importe quel empereur, maître de la machine, maître du travail, maître des intelligences, maître des consciences, maître des hommes, roi, divin et Dieu.

Demandez à la presse, qui rend justice à qui de droit.

Demandez aux législateurs, éloquents du reste, qui font des lois pour le peuple et en vue de son bien-être.

Et à d'autres encore.

VIII

Car personne ne conteste l'honnêteté et la probité du gros million, sa légalité, sa légitimité, sa moralité et sa divinité.

Les plus gueux le saluent respectueusement, et si nous nous agenouillons devant lui, lui rendant hommage, nous ne faisons que notre devoir. Y toucher brutalement serait plus criminel que toucher à la reine d'Espagne. Il est sacré. Il y aurait impiété à ne pas le vénérer et sacrilège à en dire du mal. Il faudrait être socialiste pour douter de son honneur et ne pas l'admirer dans son origine, ses développements et son magnifique épanouissement.

Et quelle n'est pas son œuvre?

Car sa source est pure et claire comme l'eau de roche, sa couleur jaune comme de l'or sans mélange et sans alliage, son œuvre splendide et merveilleuse comme la civilisation à laquelle nous appartenons. Et nous lui devons à cette heure, dans ce siècle de travaux gigantesques, d'entreprises audacieuses et de *trusts* vainqueurs, tout ce qui se fait de beau, de grand, de prodigieux et de glorieux autour de nous. Car la science lui doit ses découvertes, ses révélations et ses progrès de plus en plus étonnants.

En vérité, c'est beau d'être archi millionnaire, même quand on a des rhumatismes et que l'on doit mourir.

Toutefois, il manque quelque chose au millionnaire américain, quelque chose qu'on ne trouve point au pays des mines d'or et d'argent, si à New York, si à Chicago, ni à Philadelphie, ni à Boston, ni même à Washington, et qui, depuis un quart de siècle, en dépit de Jefferson, de la Constitution des Etats-Unis et de la sottise de la chose elle-même, affole les jeunes et belles *Misses* américaines qui ont le très grand honneur et l'inappréciable avantage de posséder pour pères d'illustres millionnaires sans titres et sans blasons.

Car si le million, ici, vous donne le titre d'*honorable* quand vous êtes membre du Congrès ou juge de paix; il ne vous fait ni prince, ni duc, ni marquis, ni comte, ni baronnet, ni même squire.

Mais la jeune *Miss* à millions, qui a vu en rêve ou en réalité l'aristocratique Europe des blasons et des titres, et qui voudrait s'appeler autrement que madame Smith ou madame Miller, sourit avec amour et non sans un certain dédain de la démocratie à la magnifique union d'une couronne de princesse sur sa belle tête de vingt ans.

J. GENTIL.

Une communication intéressante.

Le docteur Calot vient de faire, à l'Académie de médecine de Paris, une intéressante communication. Il serait arrivé à débarrasser radicalement des leur bosse tous les bossus qu'il a opérés.

Ses expériences ont porté surtout sur des enfants, et le docteur Calot a présenté à l'Académie six sujets opérés par lui de gibbosités congénitales et maintenant entièrement guéris.

Le procédé du docteur consiste, après avoir endormi les patients, à exercer avec les mains sur leur colonne vertébrale une pression extrêmement vigoureuse, de façon à en amener le redressement par glissement des vertèbres les unes sur les autres. L'opération ne dure que quelques minutes.

Comme complément indispensable, le docteur Calot a imaginé un appareil plâtré destiné à maintenir ensuite dans sa position normale l'épine dorsale. Ce premier appareil doit rester en place pendant trois à quatre mois. On le remplace par un autre semblable que le malade doit garder un temps égal, puis par un troisième. Un simple corset suffit et l'opéré entre dans la période de convalescence.

La correction absolue de la difformité demande environ dix mois.

LE ROMAN
—D'UN—
VIRTUOSE DU PAVÉ.

On menait grand bruit dernièrement autour d'un procès scandaleux, devant un tribunal civil de Belgique, procès en divorce intenté par un gentilhomme d'origine étrangère, contre sa femme, une Américaine huit ou dix fois millionnaire. La dame un peu fantaisiste court l'Europe, en prétentaine, avec le tzigane Janos Rigo, dont elle aspire à faire son mari.

Il y a une aventure de même genre, mais à l'inverse, qui remonte à quelque vingtaine d'années; l'héroïne en fut une tzigane, musicienne des rues, qui vit encore aujourd'hui, riche, considérablement riche, très bonne, très bienfaisante, honorée et digne de tout respect; c'est à présent mistress XXX. Cherchez! Ce fut autrefois la tzigane Mitzy.... Vous souvient-il de Mitzy, vous tous qui dépassez la cinquantaine? C'était une enfant délicieusement jolie, qui pouvait avoir quinze à seize ans vers le milieu du second Empire. Qu'ils étaient doux, alors, les regards étonnés et naïfs de ses grands yeux bleu foncé; qu'elles étaient épaisses et souples, les grandes tresses de cheveux noirs qui scintillaient sur ses épaules, alors qu'elle jouait du violon dans les cours ou au coin des carrefours!

Car elle jouait du violon bien au hasard, par exemple, à la diable, ou à la grâce de Dieu!—En tous cas, dieu ou diable était plein d'entrain — les notes sautaient folles et légères, sous les crins de l'archet, rebondissant sur les cordes du violon tantôt crânement posé sous son menton rosé, tantôt sur le genou. En ce cas l'archet courait en travers, ainsi que celui des anges dans les tableaux où sainte Cécile exécute de la musique de chambre.

D'ordinaire, une czarda hongroise ou une valse viennoise était le canevas sur lequel sa petite main agile brodait à l'infini des arabesques sonores, tant que le demandait la foule. Cela n'arrêtait pas, cela reprenait et recommençait sans cesse. Il y avait un motif, presque toujours le même, qui vous caressait l'oreille, tantôt lent, tantôt rapide, tantôt simple, tantôt se compliquant de fioritures; c'était, à tout prendre, le procédé des tziganes et des lautars.

Et la monnaie de pleuvoir à verse!

Lorsque Mitzy donnait son concert dans la cour de quelque maison, les fenêtres se garnissaient et les pièces ruisselaient sur le pavé, souvent enveloppées de papier—ingénieuse mais inutile pudeur. D'un geste mutin, avec un petit hochement de tête, elle rejetait l'enveloppe—telle une jeune guenon écale une noix verte—et son œil bleu souriait un remerciement.

Et cela dura quelque cinq ou six ans; l'enfant, jolie à vous faire damner, était devenue la plus belle jeune femme qu'on pusse rêver; sage, disait-on; il se peut, car le front était d'une chasteté infinie, les yeux d'une innocence adorable, et sous l'enveloppe frêle, on sentait un foyer de volonté.

Mitzy avait sa légende; elle était cruelle. On racontait qu'elle était née en Styrie, dans les montagnes, de parents très pauvres. Or, un jour, une grande dame de Vienne, qui passait par là, en voyage d'excursion, remarqua l'enfant et fut frappée de sa beauté; elle la prit avec elle, l'emmena, après avoir donné une somme d'argent à la mère. La nouvelle protectrice de Mitzy était riche, très riche même, j'ai ouï-dire qu'elle était archiduchesse; elle fit élever l'enfant, comme si elle eût été sa fille, lui faisant donner une éducation de fille du monde, lui faisant, entr'autres, enseigner la musique, par les meilleurs professeurs.

Mitzy se développait, elle devenait gracieuse, charmante, comme on s'en souvient; le mari de sa mère adoptive eut le malheur de s'en apercevoir, de dire qu'il la trouvait jolie. La jalousie se mêla promptement de l'aventure; un jour, la grande dame affolée, cruelle jusqu'à la barbarie, renvoya l'enfant dans ses montagnes, la rendit aux étreintes de la misère, après lui avoir fait connaître les joies de la fortune. La pauvre Mitzy faillit mourir de désespoir, elle s'alita, pendant près d'une année, prise d'une fièvre de consomption. Puis, un matin, elle se releva, fière, pleine de volonté, dans une énergie sauvage.

Elle prit son violon et alla à Paris, elle y resta plusieurs années, et disparut, sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. Était-elle morte? Était-elle retournée dans ses montagnes? Personne ne sut le dire.

La vérité, c'est que la virtuose du pavé avait eu son roman, roman étrange et curieux.

Elle avait inspiré une passion violente à un riche Américain. Celui-ci, pendant plusieurs mois, l'avait poursuivie de ses offres et de ses obsessions, mais sans effet; Mitzy résistait.—Il tenta un enlèvement, sans plus de résultat.—Et, comme de raison, plus la résistance était sérieuse, plus la passion s'aiguisait.

Un jour, il l'attira chez un de ses amis, sous prétexte de soirée musicale. Mitzy, devenue très à la mode, était demandée dans certains salons, à titre de curiosité,—comme on y faisait venir l'homme à la vielle, Fridolin, qui fut à peu près de la même époque. Là, en présence de ses amis, il l'injuria, l'insulta, s'efforça de la violenter. Mitzy, très calme en apparence, mais pâle, nerveuse, le repoussa sans un cri, sans une plainte, s'efforçant de gagner la porte, ce qui, d'ailleurs, était inutile, celle-ci étant fermée, barricadée.

Elle s'appuya contre une table, deux grosses larmes jaillirent de ses yeux, et, se tournant vers son persécuteur:

—Vous êtes vraiment lâche! lui dit-elle.

—Vous, répondit-il, vous avez vraiment du courage et de la volonté....

—J'ai la volonté de rester une honnête fille, répliqua Mitzy.

L'Américain, qui était un peu ivre, retira de sa bouche un cigare de la Havane, en pleine incandescence, et appliqua le bout enflammé sur le front de la jeune fille, l'appuyant brutalement contre sa chair qui grésillait.

Mitzy devint pâle comme la mort; ses traits exprimèrent la souffrance, mais elle resta impassible, se sentant prête à défaillir et luttant contre elle-même.

Les amis voulurent intervenir; l'Américain, dégrisé, les écarta de la main et s'agenouilla devant Mitzy:

—Vous avez raison, lui dit-il, je suis le dernier des lâches, et je vous demande pardon à genoux....

Le roman de la tzigane s'est terminé par un mariage, comme les vaudevilles de jadis.

Aujourd'hui, Mitzy est veuve depuis plusieurs années, déjà; elle est encore très belle et colossalement riche, vivant plus dans le passé, que dans le présent ou l'avenir: "J'ai été la plus heureuse des femmes,—se plaît-elle à dire parfois—aimée comme nulle ne le fut jamais!"

Elle porte au front une cicatrice de brûlure, qui est de forme ronde: "C'est mon anneau de fiançailles", dit-elle en souriant tristement.

Heureux les tziganes, les pifferari, les virtuoses du pavé, qui se trouvent sur son passage; avec eux, elle est follement généreuse, car elle n'a pas oublié le temps où, jeune fille, elle faisait chanter sur les cordes de son violon le *Beau Danube bleu* ou la *Marche de Rackozky*.

LES NAPOLEONIENS
ALLEMANDS.

Le savait-on seulement qu'il existait en pleine Allemagne, dans l'Allemagne de Guillaume II, une association d'Allemands, vétérans de Napoléon Ier, restés malgré tout fidèles à sa mémoire écrit M. Jules Chancel.

Il est bon, en tous cas, de le dire au moment où cette association de combattants vient de se dissoudre faute de.... combattants.

Après Waterloo, pendant l'agonie de Sainte-Hélène, il se fonda partout, sur les territoires français et annexés, des réunions d'anciens soldats du premier Empire. Pour ce qui regarde la France même, l'histoire de ces sociétés est connue et chaque fois que les échos annonçaient une manifestation quelconque de ces vieux braves, on se disait d'abord.

—Tiens! il y en a donc encore!" Puis, instinctivement, l'esprit revoyait comme une chose lointaine l'épopée impériale et on était tout heureux de voir qu'elle n'était pas si loin, cette époque, puisque certains de ceux qui y jouèrent un rôle étaient encore vivants.

Sous la monarchie, l'autorité crut voir dans ces assemblées un péril et fit poursuivre comme conspirateurs nombre de ces vieux braves dont le crime consistait à se réunir quelquefois autour d'une table et d'évoquer des souvenirs qui comptent parmi les plus glorieux de la France.

A l'étranger—bizarre ironie—en Espagne, en Italie, et surtout en Allemagne, les sociétés napoléoniennes n'eurent pas à lutter contre semblables persécutions et, très régulièrement, les vieux continuèrent à se réunir et à parler de *Lui* comme si le temps n'avait pas marché, comme si les événements n'avaient pas bouleversé la carte européenne.

L'histoire pour eux se terminait à Waterloo dont ils ne voulurent même pas comprendre les conséquences.

L'Allemagne compta un moment par centaines le nombre de ces cercles formés pour quelques-uns d'une douzaine de membres et pour d'autres d'une soixantaine au maximum. Ces petits comités, sans but et sans titre, n'avaient d'abord aucune vie officielle. Souvent la salle de réunion n'était autre, que l'arrière boutique d'un cabaret paysan où, le soir venu, quelques vieux soldats, après les travaux de la journée, se racontaient leurs campagnes autour d'un pot de bière, dans ce besoin de "l'autrefois" si naturel pour ceux qui ne peuvent plus envisager l'avenir.

Vers 1830, cependant, les soldats allemands napoléoniens se clairsemèrent: la génération s'en allait. Il vint alors à l'idée des survivants de se constituer en une association fraternelle englobant dans sa constitution tous les Comités éparpillés et décimés. Suivant la mélancolique expression employée par l'un d'eux, ils durent "serrer les rangs."

L'idée lancée, le projet se réalisa facilement au milieu de l'indifférence des roitelets et grands ducs allemands et, en 1834, la société se fonda sous le titre d'"Association des anciens soldats allemands de Napoléon Ier", Les vieux braves décidèrent de prendre comme date de réunion annuelle le jour des Morts, et comme ville de rendez-vous Mayence où le plus grand nombre d'entre eux avaient leur résidence.

Celui de qui l'on tient ces renseignements a montré la lettre d'un vétéran, adressée en France à son frère d'armes avec lequel il fit la terrible campagne de Russie.

Les journaux français de l'époque qui voulurent publier des lettres du même genre furent invités à s'abstenir. Nous voulons citer les quelques passages de cette lettre ayant trait à la réunion de 1837, c'est-à-dire sept ans après la fondation de l'Association.

"Quel dommage, Michel (tel est le nom du soldat à qui cette missive fut adressée), quel dommage que tes blessures t'empêchent de venir avec nous fêter en l'honneur de nos campagnes! Si tu savais combien j'attends, moi, ce jour avec impatience, comme il me tarde d'être chaque année à cette date où je revis....

"Cette fois, c'est huit jours à l'avance que je suis arrivé à Mayence où je suis descendu chez Krieger...." (Suivent des détails intéressants que les deux braves et dans lesquels il est question de Johanna, la bonne de l'hôtel, qui est toujours aussi jolie.... Voyez-vous ça!)

Continuons:

"Toute la ville paraît plus animée que de coutume. A tous les carrefours, à tous les coins de rue, on se rencontre avec de vieux amis qui traînent leurs jambes de bois.... Tiens, Sivary!.... Bonjour Mierl!.... Et l'on s'embrasse, car on ne se verra peut-être plus.

"Le jour de la fête des Morts nous nous sommes réunis dans un grand banquet, Schwartz a voulu parler de *Lui* en français, mais il n'a pas pu: alors tout le monde l'a fait. Dans la rue on regardait ma croix attachée sur mon uniforme de pontonnier. Pauvre uniforme! il s'en va de partout, les boutons ne veulent plus tenir au drap et *j'ai dû aller au musée pour remplacer ceux que j'avais perdus.* J'ai beau le soigner, mon uniforme, il me quitte et j'appréhende le jour où je ne pourrai plus le mettre pour venir à notre réunion. Quelle rage on doit avoir, n'est ce pas, quand on est forcé comme Fritz Schwaser de venir habillé en civil quand tout le monde porte son uniforme!"

Et la lettre du vieux soldat continue, sur ce ton d'attendrissement doux, réveillant des sentiments qui nous paraissent maintenant d'un autre âge, signalant les pertes que l'Association avait essuyées: un tel est mort, un tel est bien malade, etc.

C'est ainsi que l'Association des anciens soldats allemands de Napoléon Ier s'est peu à peu réduite, désagrégée, époque qui tombe dans l'histoire.

Cette année ils n'étaient plus que neuf dont six habitaient Mayence, et lorsqu'ils sont sortis de leur réunion il se sont heurtés à une de ces *Kriegsvereein*, Société d'anciens soldats comme il en existe tant en Allemagne, qui sortait elle aussi d'une assemblée. Ces derniers se sont aussitôt écartés et ont salué les vieillards qui représentaient pourtant leurs vainqueurs d'Iéna et de Friedland.

Ne méritait-elle pas d'être saluée aussi à sa disparition cette Société, si peu nombreuse, de vieux Allemands restés Français dans leur propre patrie, semblables à de vivants et glorieux monuments respectés en terre ennemie?

PENSÉES.

Le sage ne cherche pas à se venger de ses ennemis: il laisse ce soin à la vie.

Si vous voulez que l'homme vive, laissez vivre en lui l'espérance.

Les paquets de gaufrettes, les boîtes de macarons et de croquignoles préparées, elles partirent, Agathe ayant, elle ne savait vraiment pourquoi, l'envie de rire aux éclats et sa mère la morigénant doucement; car, de tous côtés, on les saluait. Et Mme Lequesnoy disait:

—Voyons.... voyons.... A ton âge!

—Oh! petite mère, laisse-moi encore être folle cette année!

Pouvait-on lui demander d'être sérieuse avant qu'elle eût dépassé sa seizième année?

—A seize ans, mère! A seize ans révolus, je t'ai promis que je serais sérieuse!

Mme Lequesnoy haussa les épaules, car elle désespérait de jamais introduire du plomb dans cette cervelle qui ne devait pas avoir beaucoup plus de poids que celle d'un oiseau.... Mais, au fond, elle n'en était pas si désolée qu'elle voulait le paraître. C'était si bon de la garder "enfant!" aussi diable qu'un garçon, mais si franche et si naïve!

—Grand bébé! fit-elle.

Et cette appellation ne choqua pas du tout la jeune fille.

Elle avait bien eu la prétention d'être un personnage, au moment de sa première communion; mais cela avait à peine duré pendant une année de catéchisme de persévérence; et, à l'été qui avait suivi sa confirmation, elle recommençait de jouer des tours pendables à son grand-père, comme de lui cacher ses lunettes, de lui prendre sa tabatière dans sa poche droite pour la glisser dans la gauche, ou bien, lorsqu'il s'endormait, gravement, en lisant le *Temps*, de lui enlever l'immense feuille, puis de la lui replacer dans les mains, mais à l'envers, ou de lui fourrer sa calotte sens devant derrière.

Par exemple, elle ne commettait aucun de ces méfaits devant son père.

Certes, son père ne lui montrait aucune dureté; et, s'il ne l'accablait pas de tendresses, il était d'une générosité princière aux anniversaires, au jour de l'an, à Noël; mais c'était un homme sérieux qui n'admettait pas la plaisanterie.

Ses affaires l'absorbaient, du reste, beaucoup; et il n'aurait eu que rarement l'occasion de surprendre sa fille en train de faire ses petites farces.

Ainsi, cet après-midi, il avait dû partir pour Bruxelles, et il était continuellement sur la route de Londres ou de Paris, Paris surtout.

—Mère, s'écria tout à coup la jeune fille, nous n'avons pas pensé que, puisque nous ne prenions pas le train de cinq heures quarante, nous aurions pu aller dire adieu à père, qui a dû prendre lui, le train de cinq heures cinquante et un pour la Belgique!

Un léger voile de mélancolie passa sur les yeux de Mme Lequesnoy; et elle dit:

—J'y ai bien pensé; mais, tu sais, ton père n'aime pas beaucoup qu'on le dérange; il est, la plupart du temps, avec d'autres industriels de Lille ou de Roubaix....

La jeune fille demeura un instant silencieuse, un peu mélancolique elle aussi; car elle commençait à avoir le sentiment que tout ne marchait peut-être pas au gré des désirs de sa mère, entre Mme Lequesnoy et son mari, mais un sentiment très vague, qu'elle traduisit, ce jour-là, par:

—C'est vrai! Les messieurs, il ne faut pas les ennuyer.

Et aussitôt son visage redevenait souriant; et, une devanture amusante se présentait à ses yeux, elle s'arrêta.

—Oh! des jouets, mère!

Et Mme Lequesnoy la laissa longtemps devant ce magasin, heureuse de cette diversion; car ce n'était pas sans une poignante angoisse qu'elle voyait arriver l'heure inévitable où sa fille s'apercevrait que son père n'était pas un mari comme les autres et qu'il était totalement étranger au bonheur de leur maison.

Et, contemplant le fin visage de sa fille, elle murmurait:

—Combien de temps la conserverai-je encore bien innocente, bien ignorante de la vie?.... Oh! quel joli ange vous m'avez donné, mon Dieu, pour me consoler, pour me faire heureuse malgré tout!

Agathe donnait bien, en effet, l'impression d'un ange blond, léger, aux ailes dorées représentées par ses cheveux fins comme de la soie. Elle avait des yeux célestes et une carnation de fleur.

Et, lorsqu'elle admirait quelque chose, comme, en ce moment, de grands jouets mécaniques, son visage prenait la plus naïve expression qui faisait dire autrefois à son père:

—Quand on les voit ainsi, si purs, si parfaitement innocents, on se demande s'il est possible que, plus tard, la méchanceté, le mensonge puissent germer dans ces petites cervelles!

Ou bien:

—Quand on rencontre dans le monde, et on en rencontre souvent, des femmes qui sont des monstres de perversité, d'hypocrisie, on se demande s'il est possible que ces mêmes femmes aient été, ainsi, de jolis enfants honnêtes, obéissants, n'ayant pas d'autre idée que de complaire à leurs parents par leur sagesse, ne se couchant jamais sans avoir fait leur prière de la façon la plus touchante!

Geneviève ne répondait jamais, ne semblant même pas comprendre ces allusions.

Mais M. Lequesnoy père avait fini par s'emporter un jour.

—C'est ridicule de dire des choses pareilles! s'était-il écrié, en tête à tête avec son fils. Et c'est odieux, en même temps! Parler de mensonge, d'hypocrisie, de méchanceté, au sujet de cette délicieuse petite créature qui fait notre bonheur à tous!

Frédéric s'était contenté de répondre avec une amertume déguisée:

—Eh! père, je parle là d'une façon toute générale, toute philosophique! Et il est bien entendu que ma fille sera un ange toute sa vie.... comme sa mère!

A ces mots, M. Lequesnoy avait tressailli; et il avait osé formuler cette remarque que, depuis deux ou trois ans, il avait, sans cesse sur les lèvres, sans trouver la bonne occasion de la placer:

—Que se passe-t-il donc en toi, Frédéric? Pourquoi ton esprit, jadis si bon enfant, devient-il caustique, presque mauvais? Pourquoi, sans jamais faire de personnalité, as tu continuellement à la bouche des phrases qui nous sont désagréables à tous, presque cruelles?.... Ta femme aurait souvent le droit de se blesser....

—S'est-elle jamais plaint à vous? avait riposté vivement Frédéric.

—Elle.... se plaindre! avait pr